

COMME UN MIROIR TENDU POUR RELIRE SON HISTOIRE...

À l'origine du Pavé, il y a une recherche-action de trois ans, et dans cette recherche-action, un groupe dit « le groupe des gris » qui explore sa vie et ses histoires personnelles, militantes, professionnelles. Cette exploration est d'abord introspective, individuelle, puis elle se confronte aux questionnements d'autres membres du groupe, comme un miroir tendu pour relire son histoire. Voici celle de Régis, un des membres fondateurs du Pavé, réalisée en mars 2004 :

QUI JE SUIS ? QUELLE EST LA PERSONNE QUI VOUS PARLE ? COMMENT DÉCLINER MON IDENTITÉ ?

En vous donnant un peu de moi-même, à travers quelques bouts de vie qui m'ont marqué et que j'ai sélectionnés, je vais tenter de démêler ce qu'on a fait de moi, ce que la vie a fait de moi et ce que j'ai fait de ce qu'on a fait de moi.

D'OÙ JE VIENS ?

Je suis né en 1953, et cette date n'est pas anodine, dans une famille de petits paysans de la Sarthe ; du sud-est, de tradition républicaine (contre le roi), ou radical-socialiste (contre les curés) d'un père qui vote communiste et d'une mère d'inspiration chrétienne, on peut dire conservatrice. Je suis le troisième des cinq enfants. Le choix de mon prénom, m'a rapporté ma mère alors que je lui demandai pourquoi on m'avait appelé Régis, a fait l'objet d'un débat au sein de ma famille élargie. 1953, c'est l'année de la mort de Staline, il est mort en mars et je suis né en juin. Mon père, soutenue par sa famille voulait qu'on me prénomme Joseph, en référence évidemment au « petit père des peuples », ma mère y était totalement opposée, craignant les foudres de son propre père; et je ne sais pas comment s'est fait l'accord sur le prénom que je porte actuellement.

UN ENFANT DE LA RADIO

Elle est arrivée à la maison au printemps 1959. Ce fut pour moi un objet de fascination et de curiosité: je voulais comprendre comment ça marchait, j'imaginai des gens derrière les lampes nous regardant ; bien que ne comprenant que peu de choses de ce que j'écoutais, ce fut une ouverture sur un monde inconnu, un lien avec l'extérieur et une source d'imagination qui a déclenché, je pense ce désir de connaissance.

LA COMMUNALE

Septembre 1959: entrée en cours préparatoire; ce sont mes deux grands frères qui m'accompagnent. Le premier matin, avant le départ, un « discours » du père sur l'importance de l'école: « tu y vas pour apprendre, il faut écouter et respecter la maîtresse, il faut bien travailler, sinon tu finiras comme nous, pauvres paysans à trimer toute ta vie ».

J'ai toujours été content d'aller à l'école, j'étais amoureux de mes « maîtresses » (sur les cinq instits que j'ai connues, les quatre premières sont des femmes) j'avais une soif d'apprendre: je faisais le maximum pour ne pas décevoir, ni mes parents, ni mes maîtres.

Fin du CM2, l'enseignant (avec mon accord) incite fortement mes parents à m'inscrire en 6^e au lycée du Mans (à 30 km), et non au collège (CEG) du chef-lieu du canton; il fait toutes les démarches: inscription, demande de bourse...

Mi-juillet 1964: je suis admis, j'imagine « les lumières de la ville », une nouvelle vie commence: je suis très heureux et en même temps un peu inquiet.

LE LYCÉE

Septembre 1964. La rentrée se fait un dimanche. Je suis interne. C'est un petit événement dans la famille: mes parents et mes grands-parents m'accompagnent.

C'est beaucoup plus tard que j'ai perçu toute la fierté que tirait ma famille de mon « ascension » dans la ville et toute la charge (symbolique) que je devais porter.

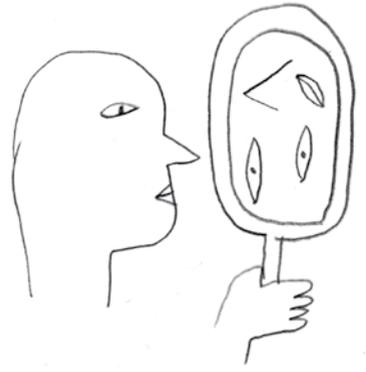
Cette expérience de l'entrée au lycée a été un choc: je quittais la douceur (même relative) du foyer familial pour découvrir la dureté des relations entre élèves, entre élèves et profs, entre élèves et surveillants (bizutages, brimades diverses, moqueries qui tournaient parfois à l'humiliation à cause de mon accent et de mes origines paysannes), j'avais honte de mes parents.

Au bout d'une semaine, je n'avais plus envie d'y retourner. Je n'en fis rien. Je ne pouvais pas faire marche arrière. Il me fallait tenir bon et taire mes souffrances pour surtout ne pas inquiéter ma famille ni me déjuger.

La première année a été très difficile. Elle m'a fait prendre conscience de la violence des rapports sociaux et a illustré les propos de mon père qui parlait des « petits et des gros », autrement dit des pauvres et des riches.

Au fil des ans (j'y ai passé sept années) j'ai intégré « la culture urbaine » ses codes (les manières de se vêtir, de se tenir, de parler) et j'ai appris à jouer avec cette double culture: à composer avec pour me faire accepter dans les deux milieux; ainsi quand je retournais dans ma famille, je faisais attention à mon langage et veillais surtout à ne pas faire « trop savant ».

C'est aussi au lycée que j'ai vécu mon adolescence, période où la sexualité sort de sa latence, où les sens sont en ébullition;



50-51

j'y ai expérimenté mes premiers « tâtonnements » sexuels, source de troubles, me posant la question du normal et m'interrogeant sur mon indétermination sexuelle.

La révolution de Mai (68) a transformé les relations hiérarchiques, je l'ai vécue comme une revanche des « opprimés ». Je m'engage dans le Cal. (comité d'action lycéen) : a.g., cahier de revendications : droit de sortie, étude autogérée... c'est une énorme bouffée d'air, une libération.

L'étude des philosophes du 18^e, Montesquieu, Rousseau, Voltaire, Diderot, m'ont définitivement ôté mes doutes sur l'existence d'un dieu.

JUIN 1971 : LE BAC

LA FAC

Après une année de pause (différents petits boulots) je m'inscris en fac d'histoire/géo au Mans, j'envisage d'être prof.

L'année suivante j'obtiens un poste de pion : j'y fais l'expérience de l'exercice de « l'autorité » et vis les contradictions flic/éducateur que je partage avec un collègue syndiqué « école émancipée », militant de la ligue communiste révolutionnaire et des Francs et Franches Camarades (aujourd'hui les Francas).

Je passe le Bafa aux Francas, encadre des colos l'été, lutte contre la loi Debré, obtiens ma licence, côtoie les féministes (dont une qui sera ma première compagne) et les comités de soldats, réformé du service national (P4), rate deux fois le Capes et passe le concours d'entrée à l'Institut de Formation aux Carrières Sociales (IFCS) de Rennes, pour trois années de formation d'animateur payées; je bénéficie d'une bourse de promotion sociale (soit 110% du Smic).

En juin 1981, j'ai 28 ans, un enfant et le Defa ; je suis animateur dans une maison de quartier à Vitré pendant dix mois.

Juin 1982 : la Direction Régionale jeunesse et Sports me propose un poste de « CTP loisir social » (Conseiller technique et pédagogique) pour être mis partiellement à disposition du Crij Bretagne que j'ai accepté d'abord pour des raisons matérielles (rapprochement de mon domicile)

Ma mission : faciliter l'accès à l'information (facteur d'émancipation) des jeunes bretons par le développement des structures de proximité et aussi encadrement régulier de formations Defa à partir de 1988, puis soutien à des actions éducatives dans le champ des relations internationales.

et maintenant, des doutes, des questions...

À la question « *quel est ton parcours de vie justifiant ton travail de conseiller technique et pédagogique au ministère* », Régis explique qu'il y est entré par hasard ; il précise que c'est le terme très souvent usité selon lui quand il n'y a pas d'autres explications.

Après une formation Defa à l'IRTS, Rennes, pendant trois ans, des personnes en relation avec mon proprio de l'époque m'ont parlé de postes à pourvoir à Jeunesse et Sports. À ce moment là, j'étais en poste à Vitré depuis neuf mois, à 45 km de mon domicile et je venais d'avoir un enfant. En travaillant à la Direction Régionale à Rennes, je me rapprocherais de mon

domicile ; un rapport pratique donc à mon choix. Je fus donc embauché en tant que CTP (conseiller technique et pédagogique) « loisir social », à mi-temps entre Jeunesse et Sports et le Crij de Bretagne. À moi de définir mon profil de poste.

Mes motivations : je n'avais plus une heure trente de route à faire. Je pensais que j'avais des choses à faire en terme de politique d'éducation et en direction de la jeunesse. Cela se passait presque qu'un an après la victoire de la Gauche. Mon mi-temps au Centre Régional Information Jeunesse : travailler à la création d'un réseau de structures de proximité m'intéressait vraiment pour des notions d'accès à l'information pour les jeunes, les conditions de choix, le fait que je me sentais facilitateur d'insertion des jeunes dans le monde des adultes.

Que pensais-tu à l'époque de Jeunesse et sports ?

J'ai rencontré J.-L., qui m'a expliqué le sens de mon travail, le fait de permettre aux associations de conduire leurs projets, que j'avais un rôle de conseil et d'aide, de formation des bénévoles. Par rapport à mes études, je me destinais, par défaut à un métier de professeur en histoire/géo, car la notion du « ici et maintenant » résultant d'un produit de l'Histoire me passionne.

On remonte dans le temps ?

À 18-19 ans je passe mon Bafa avec les Francas, ce qui pouvait me permettre d'avoir facilement un job d'été d'une part et de travailler en relations avec les publics que j'allais côtoyer en tant que prof. J'avais un projet politique fort, rendre les enfants responsables dans une société démocratique, ce que j'observais comme fonctionnement dans l'encadrement de centre de vacances par exemple. Lorsque j'étais étudiant, j'ai été pion et le Bafa m'a aidé par rapport aux groupes. Puis, en échangeant



52-53

INTERVIEW

PAR

ANNAÏG MESNIL

ET

ANITA LECOLLINET.

avec un copain militant pour la Ligue Communiste, j'ai débuté une formation Defa qui allait me permettre un travail de politique de conscientisation.

Je suis issu d'une famille de père communiste, qui était sensibilisé aux inégalités, à l'injustice et aux rapports de domination.

Quand je regarde mon parcours, je pensais vraiment que je faisais un travail pour permettre aux jeunes de s'insérer dans un système qui me semblait un paradoxe.

Depuis 1982-83, les politiques publiques se traduisent en actes par la mise en place de dispositifs qui ne débouchent finalement pas sur les résultats escomptés. J'ai commencé à prendre conscience de ce carcan et du fait de faire rentrer les projets associatifs dans des cases.

À quel moment as-tu commencé à le constater ?

Cela fait environ dix ans, avec une progression dans la réflexion, en fait. On échangeait avec des collègues sur ces questions ; certains d'ailleurs ont refusé de travailler avec ces dispositifs, ils avaient assez de punch pour contrecarrer l'institution.

Cela te pose un problème ?

Oui un peu je suis balancé entre le fait de refuser les dispositifs et de les utiliser au mieux (de l'intérieur).

Tu as quelle image de l'institution, peut-on faire bouger les choses, acquérir de l'assurance ?

Je pense avoir un positionnement professionnel cohérent face à l'institution, avant j'étais perturbé par cette distorsion mais j'ai maintenant un positionnement plus serein. J'utilise les dispositifs mais je ne les remets pas en cause. Avant j'avais l'impression qu'au sein de Jeunesse et Sports, il n'y avait pas de culture du collectif — les collègues travaillaient seuls dans leurs spécialités, ce qui me semblait assez

paradoxal dans une institution que j'imaginai privilégier les groupes et le collectif, mais une prise de conscience s'est opérée grâce à des échanges extra-travail aussi. Il faut noter que l'inspecteur de l'époque était à l'écoute de ces échanges, ce qui facilitait les choses, je pense.

Tu n'as jamais eu envie de faire autre chose ?

Non car il y a toujours une satisfaction, une utilité, une visée éducative. L'émancipation est toujours présente, pas toujours limpide car mon action porte des contradictions et des doutes mais elle me semble néanmoins positive. Par exemple, le CEL, est un outil qui doit permettre la réflexion sur une politique territoriale et qui pose en fait la question de l'éducation sur un territoire. Avec quand même des limites en terme de questionnements sur le fondement éducatif de l'école, qui semble productrice d'inégalités, là encore un paradoxe.

J'avais peur au début d'affronter l'institution, pas sûr de moi, je me sentais pas forcément de cette institution là, au départ vu mon autre poste au Crij ; maintenant je revendique mon travail et réfléchis à mon positionnement au sein de cette institution, le Defa m'y a aidé. Je veux maintenant faire évoluer les choses, en conservant des 'bouffées d'air' comme la recherche-action. L'action n'est pas forcément le plus intéressant dans cette démarche, la recherche et le questionnement le sont. J'en intègre des éléments dans mon travail ; on part des pratiques et on y revient. Ce qui m'intéresse aussi, c'est le travail coopératif de ces recherches. Les enjeux sont forts ; montrer à l'institution que l'on peut faire autre chose que d'appliquer les dispositifs tels quels en clarifiant les choses afin de transformer les missions de Jeunesse et Sports.

Et ton engagement politique ?

J'ai toujours été engagé politiquement du moins syndicalement, depuis que je travaille, mais pas adhérent dans un parti politique identifié.

Mon environnement familial m'a permis d'appréhender rapidement une culture du collectif, l'homme est un être d'abord social. On m'a inculqué de me battre avec les autres. J'admets une convergence certaine entre mon engagement professionnel de plus en plus conscientisé et mon engagement citoyen et syndical.

Je suis issu d'un milieu familial modeste, où la notion de classes sociales m'a été définie assez tôt; le rapport de domination, villes, bourgeois...

J'ai obtenu une bourse pour étudier dans ce contexte là, où il fallait vider les campagnes: je suis, paradoxalement un « bénéficiaire » du plan Mansholt!

C'est pas étrange des paysans communistes?

Oui, bien sûr, ça vient de mon grand-père qui a été très marqué par le Front Populaire de Léon Blum, qui a créé l'Office national du blé, garantissant un prix plancher aux petits producteurs; mon père lui a « viré » communiste par une rencontre pendant son service militaire en 1949.

Au moment où j'ai quitté ma famille, j'ai eu l'impression de la renier (le fait de continuer mes études), et en même temps d'être « rejeté » parce que je me sentais aussi d'un autre monde. D'ailleurs lorsque j'y retourne je parle patois — balancement entre deux cultures. Je pense qu'il ne peut pas y avoir d'assimilation totale [des immigrés], on se compose une identité avec toute son histoire.

Mes parents ont déconseillé à nous, leurs enfants, de faire leur métier, qui pourtant était une fierté, une tradition même, et ils n'avaient pas le souci de propriété; pour eux, la terre ce n'était qu'un outil de travail. Ils raisonnent plutôt sur la notion de partage; mon père nous disait « À quoi ça sert d'être propriétaire? On n'est que de passage... »

Régis conclut en posant la question de « Qu'est-ce que je fais de ce qu'on a fait de moi? »

Il dit que ce n'est certainement pas un hasard s'il vit avec quelqu'un qui est dans l'enseignement. La liberté pour lui est le fait de pouvoir penser ce déterminisme et le conscientiser.

Après un échange informel sur l'exercice, Régis précise que parler de soi n'est pas chose facile; il dit qu'enfant, on lui a appris à se taire: à table, on ne parlait pas, on était là pour apprendre, seuls les adultes avaient la parole.

54-55